

University of Groningen

Review of Bernd Kollmann, Werner Deuse, Die Schrift des Alexander Monachos über die Kreuzauffindung (De Inventione Crucis). Einleitung, Übersetzung und Kommentar, Stuttgart 2022

Drijvers, Jan Willem

Published in:
Antiquité Tardive

IMPORTANT NOTE: You are advised to consult the publisher's version (publisher's PDF) if you wish to cite from it. Please check the document version below.

Document Version
Publisher's PDF, also known as Version of record

Publication date:
2022

[Link to publication in University of Groningen/UMCG research database](#)

Citation for published version (APA):

Drijvers, J. W. (2022). Review of Bernd Kollmann, Werner Deuse, Die Schrift des Alexander Monachos über die Kreuzauffindung (De Inventione Crucis). Einleitung, Übersetzung und Kommentar, Stuttgart 2022. *Antiquité Tardive*, 30, 356-357.

Copyright

Other than for strictly personal use, it is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

The publication may also be distributed here under the terms of Article 25fa of the Dutch Copyright Act, indicated by the "Taverne" license. More information can be found on the University of Groningen website: <https://www.rug.nl/library/open-access/self-archiving-pure/taverne-amendment>.

Take-down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Downloaded from the University of Groningen/UMCG research database (Pure): <http://www.rug.nl/research/portal>. For technical reasons the number of authors shown on this cover page is limited to 10 maximum.

Practice, Farnham, 2009. Concernant la deuxième sous-partie, l'A. n'a pu utiliser les analyses non encore parues d'Évelyne Prioux à propos de la vache de Myron, que l'on retrouvera dans <https://journals.openedition.org/aitia/3500>. Un dernier parallèle entre la sculpture de Niobé et ce qu'en décrit Quintus de Smyrne à la même époque, mais en langue grecque, aurait également été intéressant.

Pour terminer sa lecture de la poésie ausonienne, qui joue sur tous les registres pour faire dialoguer l'art et la nature, l'A. nous offre une dernière partie consacrée à la dimension métopoétique des écrits d'Ausone. Cette dernière approche, que nous avons tout particulièrement appréciée, vise à montrer que « la nature n'est plus seulement un élément décoratif de la poésie ou un objet parmi d'autres procurant l'inspiration, elle devient la poésie elle-même, le motif principal du fait poétique ». Nous aurions sans doute, le lecteur l'aura compris, rajouté, selon l'idée d'« artialisation » de la nature, que le paysage en est le principal *modus operandi*. La chercheuse a choisi de le démontrer en analysant les métaphores de la représentation et en parlant d'intertextualité (p. 100) mais en omettant de citer l'ouvrage de Christophe Cusset, *Musa Docta*, Saint-Étienne, 2006, qui théorise les enjeux concernant la littérature hellénistique, mais concerne l'intertextualité antique de manière plus générale. Ausone apparaît comme l'héritier de l'Ovide des *Métamorphoses* qui avait déjà effectué un travail de distanciation et de redéfinition du genre épique. On regrette l'absence de recontextualisation de la figure du poète artisan qui tisse le texte dans le genre épique puisque c'est à l'épopée que revient la primauté et l'antériorité de la référence.

Les fleuves sont légion dans l'épopée hellénistique et tardive et leur description, leur importance narratologique tout autant que paysagère aurait sans doute apporté de beaux éclairages en plus à la question de la Moselle en tant que métaphore du texte. La partie consacrée au songe, à l'illusion et à la fugacité comme programme poétique aurait sans doute gagné à être rehaussée de ce qu'en dit Clément Rosset dans son ouvrage consacré aux *Impressions fugitives : ombre, reflet, écho*, Paris, 2004. De même, la référence à la *poikilia* aurait probablement apporté un enrichissement à la lecture en étant pensée en rapport avec les stratégies de déploiement de la *mêtis* appliquée au texte, à la création poétique, ainsi qu'au travail et à la figure du poète.

En conclusion, cet ouvrage clair et érudit ouvre un espace de réflexion extrêmement dense concernant les travaux d'Ausone, et inclut une dimension pédagogique qui permettra à ceux-ci d'être connus et reconnus d'un public de plus en plus large.

Laury-Nuria André
HiSoMa Lyon II/Maison André Breton

Bernd KOLLMANN, Werner DEUSE, *Die Schrift des Alexander Monachus über die Kreuzauffindung* (De inventione sanctae crucis). *Einleitung, Übersetzung und Kommentar*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag (Anthusa, 1), 2022, 128 p. ISBN 978-3-515-13241-1 (34 €).

La légende de la découverte de la croix par Hélène, la mère de Constantin le Grand, est l'un des récits religieux les plus répandus et les plus populaires de la fin de l'Antiquité et du début de l'époque byzantine. À l'origine située à Jérusalem, cette croix a été découverte dans les dernières années du règne de Constantin (306-337). Plus précisément il s'agirait d'un morceau de bois censé être la croix sur laquelle le Christ a été crucifié quelque trois siècles auparavant. En tout cas, elle était vénérée à Jérusalem depuis le milieu du IV^e siècle environ. Peu de temps après sa découverte, des morceaux du bois de la croix ont été dispersés dans le monde méditerranéen. Les récits de la découverte de la croix ne sont apparus que dans la seconde moitié du IV^e siècle et, dans ces récits, Hélène est considérée comme l'inventrice de la croix, une démarche qui lui a valu la sainteté. En réalité, il est historiquement très improbable qu'elle ait trouvé la croix.

Assez rapidement après l'origine de légende de la découverte de la croix par Hélène, diverses versions du récit se sont développées. Ces versions ont été appelées par les historiens la *Légende d'Hélène*, la *Légende de Protonice* et encore la *Légende de Judas Cyriaque*. La *Légende d'Hélène*, particulièrement répandue parmi les histoires ecclésiastiques latines et grecques de la fin du IV^e et du V^e siècle, relate qu'Hélène s'est rendue à Jérusalem pour chercher la croix, qu'elle a trouvé trois croix similaires – celle du Christ et celles des deux brigands qui ont été crucifiés avec lui – et qu'elle a identifié la croix du Christ par une guérison miraculeuse. Une partie de la croix a été laissée à Jérusalem où elle devint un objet de vénération, et une autre partie fut envoyée à l'empereur Constantin avec des clous de la Passion. L'église du Saint-Sépulcre a été construite sur le site de la découverte à Jérusalem. En revanche, la *Légende de Protonice* se situe au I^{er} siècle. Ici, la croix n'a pas été découverte par Hélène, mais par Protonice, l'épouse fictive de l'empereur Claude (41-54). Ce récit n'est connu qu'en syriaque et le texte a été inclus au V^e siècle dans la *Doctrina d'Addai*, un texte fondateur (quoique fictif) de l'Église d'Édesse. Enfin, la *Légende de Judas Cyriaque* est devenue le plus connu et le plus répandu des trois récits : elle est connue en syriaque, en grec et en latin. Elle raconte comment, après y avoir été opposé dans un premier temps, le juif Judas découvre pour Hélène le site où les trois croix ont été enterrées. Judas identifie celle du Christ par une guérison miraculeuse, puis se convertit au christianisme pour devenir évêque de Jérusalem. Le récit de Judas Cyriaque est devenu la version conventionnelle au Moyen Âge (voir par exemple sa présentation dans la *Légende dorée*),

tandis que la *Légende d'Hélène* est restée le récit standard de la découverte de la croix dans l'Orient byzantin.

Depuis les dernières décennies, on constate un intérêt scientifique croissant pour l'origine, la dispersion et la fonction de la légende de la croix, par la publication de monographies, d'articles et d'éditions de textes. L'attention portée au récit d'Alexandre le Moine était restée limitée jusqu'à présent. En 2003, John Nesbitt a publié une édition et une traduction anglaise de la partie du texte d'Alexandre traitant de la découverte de la croix : « Alexander the Monk's Text of Helena's Discovery of the Cross (BHG 410) », dans John W. Nesbitt (dir.), *Byzantine Authors: Literary Activities and Preoccupations. Textes et traductions dédiés à la mémoire de Nicolas Oikonomides*, Leiden, 2003, p. 23-39. J'ai moi-même consacré un article à ce texte : « Helena, the Cross and the myth: some new reflections », *Millennium. Jahrbuch zu Kultur und Geschichte des ersten Jahrhunderts n.Chr.*, 8, 2011, p. 125-174. Nesbitt avait l'intention de publier une nouvelle édition du texte complet d'Alexandre, comprenant une traduction anglaise et un commentaire ; ce projet ne s'est toutefois pas encore concrétisé jusqu'à présent.

En raison du nombre de manuscrits et de leur complexité philologique, Kollmann et Deuse n'ont pas constitué une nouvelle édition du texte. Ils ont à nouveau utilisé et imprimé l'édition publiée en 1600 par Jakob Gretser (1562-1625), et réimprimée dans la *Patrologia Graeca* (vol. 87.3, col. 4016-4076). Dans leur introduction, Kollmann et Deuse soutiennent à juste titre, comme d'autres l'ont fait auparavant, que l'auteur du *De inventione sanctae crucis* est le même que celui de la *Laudatio Barnabae Apostoli*, composée en l'honneur du fondateur de l'Église de Chypre. La *Laudatio* ayant été rédigée au milieu du VI^e siècle il est probable que le *De inventione* ait été écrit à peu près à la même date. L'auteur était probablement un moine du monastère de Barnabas à Chypre. Dans leur édition, les auteurs traitent l'origine et la tradition du récit de la découverte de la croix, la vénération de la relique de la croix dans l'Antiquité tardive, l'unité littéraire du texte ainsi que de ses aspects théologiques.

La version d'Alexandre le Moine occupe une place particulière dans la tradition de la légende d'Hélène, car elle va bien au-delà du récit de la découverte de la croix, qui ne représente en réalité qu'une petite partie. Le texte présente un récit de la création du monde, et il décrit la vie, la passion et la résurrection du Christ, puis il présente une longue section sur l'histoire du christianisme sous les empereurs romains jusqu'au concile de Nicée (325). Ce n'est qu'après ces longs passages qu'on trouve une section relativement courte sur la découverte de la croix par Hélène. Ce passage est suivi d'un récit des dernières années du règne de Constantin, de l'apparition d'une croix céleste au-dessus de Jérusalem, enfin d'un éloge de la croix. Dans l'ensemble du texte,

la croix occupe une place centrale : elle est source de vie de la nature, le modèle sur lequel chaque créature est conçue. La croix représente le symbole chrétien primordial qui apporte le salut ; sa vénération était déjà annoncée dans l'Ancien Testament. Le symbole de la croix représente aussi l'orthodoxie. Le texte d'Alexandre le Moine se caractérise par sa prise de position contre les mouvements hétérodoxes, c'est-à-dire l'origénisme, l'arianisme et le nestorianisme. On débat actuellement pour savoir si Alexandre le Moine a écrit le texte sous sa forme actuelle. Il est possible que l'éclectisme du texte indique que des récits, comme l'apparition céleste de la croix à Jérusalem, ont été ajoutés ultérieurement. De plus, Alexandre le Moine a utilisé diverses sources textuelles pour son récit : la Bible et les historiens de l'Église des IV^e-V^e siècles. Par exemple, l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée constitue la source principale pour l'histoire du christianisme dans l'empire romain jusqu'au règne de Constantin. Les éditeurs soutiennent, de manière convaincante, la théorie qui propose de considérer le texte d'Alexandre le Moine comme une compilation dont certaines parties pouvaient être sélectionnées et récitées pour les célébrations liturgiques de la découverte de la croix (le 14 septembre), ou de la fête de sainte Hélène (le 21 mai).

Il est incontestable que Kollmann et Deuse ont réussi à réaliser une traduction de premier ordre du *De inventione sanctae crucis* d'Alexandre le Moine. Leur commentaire accompagnant la traduction est très instructif pour mieux comprendre le contexte historique du texte. Cette édition représente une admirable contribution au nombre croissant de publications sur les récits de la découverte de la croix.

Jan Willem Drijvers
Université de Groningue

MACROBE, *Saturnales*, tome II : *Livres II et III*. Texte établi, traduit et commenté par Benjamin GOLDLUST, Avec la contribution de Yann BERTHELET, Nicolas CAVUOTO-DENIS, Thomas GUARD, Bruno POULLE et Catherine SENSAL, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), 2021, xx-340 p. ISBN 978-2-251-01488-3 (55 €).

À moins de se reporter à des ouvrages anciens, sinon très anciens, comme *Les Saturnales* de Henri Bornecque et François Richard, paru chez Garnier en 1938, voire remontant à 1845-1847 et 1827 et publiés respectivement chez Panckoucke et chez Firmin Didot, les Œuvres de Macrobe, traduction nouvelle de MM. Henri Descamps, Nicolas-Auguste Dubois, E.M.P. Laass d'Aguen, Abdolonyme Ubicini, Desiderio Martelli, et